

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT**

FAIRE L'AMOUR



FAIRE L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR



LA SALLE DE BAIN, *roman*, 1985, (« double », n° 32)
MONSIEUR, *roman*, 1986
L'APPAREIL-PHOTO, *roman*, 1989, (« double », n° 45)
LA RÉTICENCE, *roman*, 1991
LA TÉLÉVISION, *roman*, 1997, (« double », n° 19)
AUTO PORTRAIT (À L'ÉTRANGER), 2000, (« double », n° 78)
LA MÉLANCOLIE DE ZIDANE, 2006
L'URGENCE ET LA PATIENCE, 2012

MARIE MADELEINE MARGUERITE DE MONTALTE

- I. FAIRE L'AMOUR, *hiver* ; 2002 (« double », n° 61)
- II. FUIR, *été* ; 2005 (« double », n° 62)
- III. LA VÉRITÉ SUR MARIE, *printemps-été* ; 2009 (« double », n° 92)
- IV. NUE, *automne-hiver* ; 2013

Aux Éditions Le Passage

LA MAIN ET LE REGARD, 2012, à l'occasion de l'exposition
LIVRE/LOUVRE au musée du Louvre

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

FAIRE L'AMOUR

suivi de

« *Faire l'amour* à la croisée des chemins »
par Laurent Demoulin



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2002/2009 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Hiver

I

J'avais fait remplir un flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un. Il me suffirait d'ouvrir le flacon, un flacon de verre coloré qui avait contenu auparavant de l'eau oxygénée, de viser les yeux et de m'enfuir. Je me sentais curieusement apaisé depuis que je m'étais procuré ce flacon de liquide ambré et corrosif, qui pimentait mes heures et acérait mes pensées. Mais Marie se demandait, avec une inquiétude peut-être justifiée, si ce n'était pas dans mes yeux à moi, dans mon propre regard, que cet acide finirait. Ou dans sa gueule à elle, dans son visage en pleurs depuis tant de semaines. Non, je ne crois pas, lui disais-je avec un gentil sourire de dénégation. Non, je ne crois pas, Marie, et, de la main, sans la quitter des yeux, je caressais doucement le galbe du flacon dans la poche de ma veste.

Avant même qu'on s'embrasse pour la première fois, Marie s'était mise à pleurer. C'était dans un taxi, il y a sept ans et plus, elle était assise à côté de moi dans la pénombre du taxi, le visage en pleurs, que traversaient les ombres fuyantes des quais de la Seine et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions. Nous ne nous étions pas encore embrassés à ce moment-là, je ne lui avais pas encore pris la main, je ne lui avais pas fait la moindre déclaration d'amour — mais ne lui ai-je jamais fait de déclaration d'amour ? — et je la regardais, ému, désespéré, de la voir pleurer ainsi à mes côtés.

La même scène s'est reproduite à Tokyo il y a quelques semaines, mais nous nous séparions alors pour toujours. Nous ne disions rien dans ce taxi qui nous reconduisait au grand hôtel de Shinjuku où nous étions arrivés le matin même, et Marie pleurait en silence à côté de moi, elle reniflait et hoquetait doucement contre mon épaule, elle essuyait ses larmes à grands gestes brouillons du revers de ses doigts, de lourdes larmes de tristesse qui l'enlaidissaient et faisaient couler le maquillage de ses cils, alors qu'il y a sept ans, lors de notre première rencontre, c'étaient de pures larmes de joie, légères comme de l'écume, qui coulaient en apesanteur sur ses joues. Le taxi était surchauffé et Marie avait trop chaud maintenant, elle se sentait mal, elle finit par enlever son grand

manteau de cuir noir, difficilement, en se contorsionnant à côté de moi sur la banquette arrière du taxi, grimaçant et paraissant m'en vouloir, alors que je n'y étais manifestement pour rien, merde, s'il faisait aussi chaud dans ce taxi, elle n'avait qu'à se plaindre au chauffeur, il y avait son nom et sa photo d'identité en évidence sur le tableau de bord. Elle me repoussa pour déposer le manteau entre nous sur la banquette, enleva son pull, qu'elle roula en boule à côté d'elle. Elle n'avait plus qu'un chemisier blanc déjanté et froissé qui s'ouvrait sur son soutien-gorge noir et sortait légèrement de la ceinture de son pantalon. Nous ne disions rien dans le taxi, et l'autoradio diffusait en continu dans la pénombre des chansons japonaises énigmatiques et enjouées.

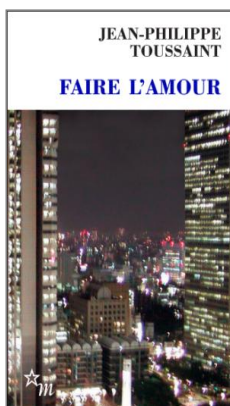
Le taxi nous déposa devant l'entrée de l'hôtel. A Paris, sept ans plus tôt, j'avais proposé à Marie d'aller boire un verre quelque part dans un endroit encore ouvert près de la Bastille, rue de Lappe, ou rue de la Roquette, ou rue Amelot, rue du Pas-de-la-Mule, je ne sais plus. Nous avons marché longtemps dans la nuit, avons erré dans le quartier de café en café, de rue en rue pour rejoindre la Seine à l'île Saint-Louis. Nous ne nous étions pas embrassés tout de suite cette nuit-là. Non, pas tout de suite. Mais qui n'aime prolonger ce moment délicieux qui précède le premier baiser, quand deux êtres qui ressentent

l'un pour l'autre quelque inclination amoureuse ont déjà tacitement décidé de s'embrasser, que leurs yeux le savent, leurs sourires le devinent, que leurs lèvres et leurs mains le pressentent, mais qu'ils diffèrent encore le moment d'effleurer tendrement leurs bouches pour la première fois ?

A Tokyo, nous étions remontés immédiatement dans notre chambre, nous avons traversé sans un mot le grand hall désert aux lustres de cristal illuminés, trio de lustres éblouissants qui se mirent à se balancer doucement sous nos yeux au moment même où nous rentrions à l'hôtel, les lustres se mettant à osciller sur eux-mêmes comme des cloches de cathédrale s'ébrouant lentement sur notre passage dans un cliquetis de verre et de cristal qui accompagnait l'irrésistible grondement de détresse de la matière qui faisait trembler le sol et vibrer les murs, puis, l'onde passée, la lumière ayant vacillé au plafond en plongeant un instant l'hôtel dans l'obscurité, les lustres, encore en mouvement, se rallumèrent en plusieurs temps dans le hall et se remirent en place dans le frissonnement à rebours de milliers de paillettes de verre transparentes retrouvant peu à peu leur immobilité. La réception de l'hôtel était déserte, l'ascenseur désert, qui montait lentement dans la nef centrale de l'atrium, et nous nous tenions silencieux dans la cabine transparente, côte à côte, Marie en pleurs, son manteau

de cuir noir et son pull sur un bras, regardant les lustres qui n'en finissaient pas de se stabiliser au terme de ce séisme de si faible magnitude que je me demande si ce n'était pas que dans nos cœurs qu'il s'était produit. Le couloir de l'étage était silencieux, interminable, moquette beige, plateau de room-service abandonné devant une porte avec des vestiges épars de repas, une serviette de guingois jetée à travers une assiette sale. Marie marchait devant moi, les épaules lasses, les bras sans force, laissant traîner une main à côté d'elle sur les murs du couloir. Je la rejoignis devant la porte et introduisis la carte magnétique dans la serrure pour entrer dans la chambre. Et, à chaque fois, ces deux soirs, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour, la première fois, pour la première fois — et, la dernière, pour la dernière.

Mais combien de fois avons-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois ? Je ne sais pas, souvent. Souvent... J'avais refermé la porte derrière moi, et je regardais Marie avancer dans la chambre en titubant de fatigue, son manteau de cuir noir et son pull sur un bras, son chemisier blanc qui sortait de son pantalon — c'était là le détail troublant que je remarquerais jusqu'à ce qu'elle enlève son chemisier, et alors il n'y aurait plus que son visage serré très fort entre mes mains, ses tempes chaudes entre mes paumes recourbées —, Marie tombant de sommeil dans



Cette édition électronique du livre
Faire l'amour de Jean-Philippe Toussaint
a été réalisée le 16 mai 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320940).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : © Jean-Philippe Toussaint. Tokyo, 2002.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707327390

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr